

Jean
Guitton
La Pensée et la Guerre



DESCLÉE DE BROUWER

LA PENSÉE ET LA GUERRE

Jean Guitton
de l'Académie française

La Pensée et la Guerre

*Édition augmentée et commentée
par les enseignants de l'École de guerre*

DESCLÉE DE BROUWER

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2017, **Groupe Elidia**
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-08508-1
ISBN pdf : 9782220086460

Avant-propos à l'édition de 2017

*Général de division Hubert DE REVIERS DE MAUNY
Directeur de l'École de guerre*

Pour le général Beaufre, « la stratégie ne doit pas être une doctrine unique, mais une méthode de pensée permettant de classer et de hiérarchiser les événements, puis de choisir les procédés les plus efficaces¹ ». La pensée est donc au cœur de la stratégie. À ce titre, la publication, en 1969, de La Pensée et la Guerre fut un événement philosophique et stratégique.

Ce recueil de conférences, dont la première date de 1940 et dont les autres furent prononcées à l'École supérieure de guerre à partir de 1952, « propose une méthode de pensée synthétique » pour comprendre la guerre. Jean Guittou y prolonge en somme le célèbre « De quoi s'agit-il ? » de Foch. Hélas, l'ouvrage fut salué par de trop rares articles, en particulier ceux de Raymond Aron et du général Beaufre dans Le Figaro et dans quelques revues spécialisées. L'époque ne portait pas à ce type de réflexions, malgré la guerre froide. Les guerres de la décolonisation terminées, on ne voulait plus penser au fracas des armes.

À l'heure de cette réédition, la mondialisation et les bouleversements géopolitiques ont profondément transformé

1. André BEAUFRE, *Introduction à la stratégie*, Armand Colin, 1963.

la guerre. Elle est, plus que jamais, ce caméléon dont parlait déjà Clausewitz. Ses avatars actuels sont aussi difficiles à discerner et à déceler qu'à décrire et à nommer. Ils favorisent une « stratégie du flou » que certaines puissances entretiennent à dessein. De plus, la dilatation du champ de bataille bouscule les modèles classiques. Les distances explosent, de nouvelles dimensions apparaissent : l'espace extra-atmosphérique et le cyberspace, vecteur et moteur de la mondialisation, mais aussi son talon d'Achille. Sans oublier le champ des perceptions, celles de l'adversaire, des alliés, de l'opinion publique, celles des populations, enjeux et acteurs des crises et des guerres. Les passions restent l'un des piliers de « l'étonnante trinité » de Clausewitz, avec le calcul des probabilités militaires et les objectifs politiques.

L'emploi des armées doit être sans cesse adapté au contexte, aux enjeux et surtout à un ennemi toujours mouvant. Bandes irrégulières, criminels, trafiquants constituent aujourd'hui des adversaires hybrides qui favorisent l'asymétrie, agissent au sein des populations et refusent généralement le combat frontal. La seule réponse militaire est souvent insuffisante. Ces caractéristiques, qui nous sont imposées, empêchent le recours aux modes d'action classiques de la guerre, d'autant que l'ennemi est aujourd'hui rarement un État, même s'il en prend parfois la forme. Ce changement fondamental oblige à « penser la guerre autrement », en dehors des schémas classiques, c'est-à-dire hors du champ des guerres d'attrition où la victoire par capitulation de l'adversaire était le but. L'École de guerre, qui forme les élites militaires de demain, doit s'adapter à ces mutations, sans exclure à plus long terme un retour aux guerres entre États.

Pour autant, les principes de la guerre demeurent, et la méditation que leur consacre Jean Guilton conserve à bien des égards sa pertinence – d'où la réédition tant attendue de cet ouvrage. Certes, son auteur n'est pas un théoricien militaire. Il raisonne en philosophe, dans la perspective de l'infini, alors que le stratège raisonne dans la perspective de la finitude. On trouve aussi sous sa plume des approximations ou imprécisions historiques et techniques. L'essentiel n'est pas là. Jean Guilton a traversé le XX^e siècle et ses guerres. Il a 13 ans en 1914 et 39 en 1940, lorsqu'il rédige la première de ces conférences. Il a vu l'avènement de la guerre totale et de la subversion, qui permettent aux plus faibles de vaincre les plus puissants, donc bouleversent déjà la « grammaire » classique de Clausewitz et de Guibert². Il a aussi vu l'avènement de l'arme nucléaire qui, par le « pouvoir égalisateur de l'atome », révolutionne là encore l'appréciation des rapports de force.

Ces cinq conférences sont liées par un fil directeur et un leitmotiv : « Si la métaphysique est la part la plus haute de la pensée, c'est la stratégie qui lui correspond dans le domaine de l'agir. » Or, la philosophie est l'étude du rapport entre le sujet et l'objet, entre la pensée et l'action. En tant que telle, elle a quelque chose à nous dire sur la stratégie, son essence, ses principes. Jean Guilton estime que le cadre de la réflexion doit être global afin de « voir tout », de définir et d'analyser les diverses interconnexions qui existent entre l'action et la pensée. Sa démarche est très influencée par Bergson, dont il fut le disciple. Plus tard, dans Un siècle, une vie³, il développe cette

2. Selon l'expression de Raymond Aron dans son *Clausewitz*.

3. Jean GUITTON, *Un siècle, une vie*, 1975.

filiation philosophique et cette ambition de « penser en homme d'action, et [d']agir en homme de pensée » (Bergson). C'est à quoi tend aussi la formation dispensée par l'École de guerre.

Dans la première conférence, « Hitler, la révolution et la guerre », Jean Guilton réfléchit sur la « stratégie psychique », celle qui cherche à agir sur l'inconscient des masses. La propagande est devenue une arme à part entière : l'idée est mise au service de la puissance. Aujourd'hui, l'explosion des flux d'information, en particulier grâce au cyberspace, démultiplie la portée des stratégies d'influence. Les mouvements islamistes radicaux les exploitent magistralement.

Mais le phénomène n'est pas nouveau. Si Hitler fut Hitler, rappelle Jean Guilton, c'est à cause de son magnétisme, relayé par la radio (et à cause des remarquables films de sa propagande, peut-on ajouter). Son don de la communication, ses appels aux instincts grégaires de l'homme moyen et aux « mouvements subconscients de la foule », furent ses atouts majeurs. Il a inventé une nouvelle stratégie, qui n'est pas « celle des corps mais celle des âmes ». Dans ses confidences à Forster, citées par Rauschnig, Hitler déclare : « J'ai fait de la doctrine de la révolution la base de ma politique... Notre stratégie consistera à détruire l'ennemi par l'intérieur, à l'obliger à se vaincre lui-même⁴... » Désagréger, avoir des amis dans la place puis attaquer, c'est « l'essence de la stratégie mais appliquée au psychisme⁵ ». Sun Tzu ou Machiavel avaient déjà montré l'importance de la psychologie en tant qu'arme. Hitler en a fait une stratégie à part entière, la « stratégie psychique ». C'est celle qu'il vient d'appliquer en Norvège lorsque Jean Guilton

4. Ibid.

5. Ibid.

rédige cette conférence. C'est celle qu'appliquent aujourd'hui les mouvements islamistes radicaux.

Hitler n'a pas seulement révolutionné la conduite de la guerre, il est aussi révolutionnaire dans sa doctrine. La base de sa pensée est le nihilisme, mis au service du dynamisme allemand. Mais si cette pensée est remarquablement performante dans l'ordre de l'annihilation, elle ne peut rien créer. Hitler est un être d'instinct et non de raison, dont toute l'action est tournée vers le néant. C'est ici encore, toutes proportions gardées, le propre du Califat islamique en Syrie et en Irak, ou d'Al Qaida dans le Golfe persique, au Sahel et en Afghanistan.

Dans «L'art de penser et la conduite de la guerre», qui reprend un enseignement donné durant l'année 1958-1959, Jean Guitton étudie la relation entre la stratégie et la logique. Il est convaincu de l'existence de liens entre les méthodes de pensée de l'homme de guerre et celles du philosophe, car les principes de la guerre sont d'essence philosophique.

Le chapitre suivant, «La pensée et la guerre chez Foch», ne figurait pas dans l'édition originale du présent ouvrage. Il s'agit d'une conférence que Jean Guitton prononça en 1976, lors du colloque célébrant le centenaire de l'École supérieure de guerre. Elle prolonge la conférence précédente, dont elle reprend même un passage, mais centre davantage le propos sur la pensée et l'action du vainqueur de 1918.

Vient ensuite «La pensée hégélienne et la conduite de la guerre». Jean Guitton y étudie l'influence de Hegel tel que l'a interprété le marxisme sur l'action humaine en général et sur la guerre en particulier. La dialectique hégéliano-marxiste vit de la guerre. En tant que telle, elle constitue une forme achevée du lien originel entre la philosophie et la stratégie. Mais Guitton en montre aussi les limites.

Cette réflexion sur l'hégéliano-marxisme s'inspire de la nécessité de comprendre la nature et la pensée de l'adversaire (qui est alors le communisme). Il existe une influence, une « correspondance » entre la méthode de pensée d'un peuple, d'un pays, et les méthodes qu'ils appliquent aux techniques, donc à la guerre. Ainsi, suggère Jean Guilton, Foch a été inspiré par Descartes, Ludendorff par Kant et les stratèges soviétiques par Hegel. Les choix diplomatiques et stratégiques d'une nation sont conditionnés par sa culture.

Dans la dernière conférence, qui est aussi la plus ample de l'ouvrage, Jean Guilton se penche sur la « Philosophie de la dissuasion à l'ère nucléaire ». En août 1945, à Hiroshima, a commencé une ère nouvelle. « Penser la guerre neuve » dans son aspect le plus général, et du point de vue du philosophe, est le but de cet ultime chapitre. L'arme nucléaire introduit dans la guerre un facteur infini (la certitude de la destruction complète) qui transcende absolument les dimensions pratiques des enjeux politiques, par essence limités : il n'y a donc plus de sortie rationnelle dans les conflits armés. La stratégie prend une dimension nouvelle et débouche sur une « métastratégie », car le problème des fins ultimes se trouve tout entier posé. La stratégie devient plus que jamais le problème de chacun. Dans la dissuasion, la réflexion, la pensée, précède une action que l'on espère improbable. La recherche du « sens » de cette évolution est le fil conducteur suivi par le philosophe.

Tout au long de l'ouvrage, Jean Guilton nous rappelle que la pensée stratégique est étroitement liée à la philosophie, tant il est vrai qu'« au fond des victoires d'Alexandre on

retrouve toujours Aristote⁶ ». Au ^{XXI}^e comme au ^{XX}^e siècle, la guerre, quelle que soit sa forme, concerne chacun. Il est donc logique que les intellectuels se penchent sur le sujet, mais on peut déplorer qu'ils soient si rares à le faire. Les réflexions qui suivent sont celles d'un penseur pur : Jean Guitton envisage la relation entre la pensée et l'action dans ce qu'elle a de plus décisif pour le destin de l'humanité. Ses conclusions sont d'une actualité saisissante. Aussi est-ce un privilège d'introduire cette nouvelle édition, enrichie par des commentaires d'éminents professeurs de l'École de guerre, officiers et universitaires, qui tous soulignent la contemporanéité de la pensée du philosophe.

6. Charles DE GAULLE, *Vers l'armée de métier*, 1936.